

12/3

LE CODE DU MÂHAYÂNA
EN CHINE

SON INFLUENCE SUR LA VIE MONACALE
ET SUR LE MONDE LAÏQUE

PAR

J. J. M. DE GROOT.

Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam.

AFDEELING LETTERKUNDE.

Deel I. N^o. 2.

AMSTERDAM,
JOHANNES MÜLLER.
1893.

Cd m
5990

4

LE CODE DU MAHÂYÂNA
EN CHINE.

Ouvrages du même auteur:

Les Fêtes annuellement célébrées à Emouf. Etude concernant la Religion populaire des Chinois. Deux volumes 4° illustrés, 832 pages. Publication du Musée Guimet à Paris . . . francs 40.

Het Kongswezen van Borneo. Eene Verhandeling over den grondslag en den aard der Chineesche Politieke Vereenigingen in de Koloniën, met eene Chineesche geschiedenis van de Kongs Lanfong. Gr. 8°, 200 pages et deux cartes. . . . fl. 2,75.

The Religious System of China. Its ancient forms, evolution, history and present aspect. Manners, customs and social institutions connected therewith.

Vol. I: Funeral Rites, and Ideas about Resurrection; 380 pages.



LE CODE DU MAHÂYÂNA
EN CHINE

SON INFLUENCE SUR LA VIE MONACALE
ET SUR LE MONDE LAÏQUE

PAR

J^{an} J^{akob} M^{ahâ} DE GROOT, 1854-



Verhandelingen der Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam.

AFDEELING LETTERKUNDE.

Deel I, N^o. 2.



AMSTERDAM,
JOHANNES MÜLLER.
1893.

#Cdm
G 899c

A M. LE DOCTEUR

J. H. C. KERN

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LEYDE

HOMMAGE RESPECTUEUX

DE L'AUTEUR.

10701

TABLE DES MATIÈRES.

Avant-propos.	Pages. VII.
Introduction	1.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Sûtra du Filet de Brahma.

Le Sûtra du Filet de Brahma.	14.
Aperçu raisonné des commandements contenus dans le Sûtra du Filet de Brahma	89.

SECONDE PARTIE.

Influence du code mahâyâniste sur la vie monacale et sur le monde laïque.

Chapitre	I. Les couvents	99.
„	II. Défense de faire du mal à quelque être vivant que ce soit.	102.
„	III. Devoir de sauver les êtres vivants de la mort et de les amener à la béatitude	110.
„	IV. Du devoir de renoncer à ses biens et de les donner aux autres. Hospitalité	127.
„	V. Devoir de soigner les malades	131.
„	VI. Prédication de la loi. Propagande.	132.
	Impression et propagation de livres saints.	142.
„	VII. Lecture des livres sacrés auprès des morts.	144.
„	VIII. Lecture des sûtras dans le danger et lors des désastres	148.
	Cérémonies pour avoir la pluie	148.
	Cérémonies pour obtenir le beau temps.	156.
	Expulsion des sauterelles	159.

	Pages.
Chapitre IX. Vœux de salut pour soi-même et pour autrui.	160.
„ X. Les serments	166.
„ XI. Les deux périodes du dhyâna	169.
„ XII. Exercices de pénitence	172.
L'Uposatha	173.
Recettes pour la purification des péchés	185.
„ XIII. Ascétisme	196.
La période de repos	201.
„ XIV. Acceptation des commandements des Bodhi- satwas.	207.
Index alphabétique.	257.

AVANT-PROPOS.

Il faudrait que la science eût exploré bien plus complètement que ce n'est le cas le champ d'investigation que lui offre le buddhisme chinois, pour qu'il fût besoin de justifier la publication d'un ouvrage consacré à ce sujet. Mais, bien au contraire, notre connaissance de la Chine, et spécialement de son système de religion, est si bornée que longtemps encore plus on apportera de faits de nature à l'étendre, mieux cela vaudra.

L'auteur de l'ouvrage offert ici au public n'y a utilisé qu'une faible partie des données recueillies par lui sur le buddhisme chinois pendant un séjour de plusieurs années dans l'Extrême Orient. Prévoyant qu'un temps considérable doit s'écouler avant qu'il puisse dérober à ses autres occupations le loisir de faire de ce qu'il possède un tout condensé pour la presse, obligé même de s'avouer que peut-être cela ne se pourra jamais, il s'est décidé en attendant à au moins mettre à la portée de la science le code principal de l'Eglise chinoise, jusqu'à présent presque inconnu, le Sûtra du Filet de Brahma. On peut dire sans exagération que dans ce code se trouve le centre de gravité de l'Eglise, qu'il en est la moëlle, le cœur, que c'est l'axe sur lequel se meut toute l'existence de ses religieux, ce qu'ils font et ce dont ils s'abstiennent. C'est donc là mieux que partout ailleurs que l'on pourra apprendre avec sûreté ce que le buddhisme est en Chine, ce qu'il se propose de faire de l'homme, quel but il poursuit par son monachisme, quelle influence il exerce sur la société laïque. Question vaste et complexe, en vue de la solution de laquelle cet ouvrage est consacré à la description du rôle que le Sûtra du Filet de Brahma joue dans l'Eglise et autour d'elle; aussi l'auteur a-t-il quelque espoir d'offrir à la science une contribution qui sera la bienvenue,

surtout parce que jusqu'ici il n'a point été tenté d'efforts sérieux pour trouver la réponse à la grande question dont nous parlons. Aussi, s'il ne se fait pas illusion, il lui semble probable que son travail fera faire un pas à la fixation d'un point important, qui est de savoir si le buddhisme est dans son essence le culte de la lumière cosmique, de l'univers et de ses éléments; car on trouvera dans les divers chapitres de cet ouvrage de nombreuses données de nature à servir à l'étude de ce problème spécial.

Comme il existe déjà toute une littérature relative au buddhisme et que le présent ouvrage n'a d'autre prétention que celle d'y occuper une place, on a dans ces pages supposé ce système religieux comme connu dans ses traits principaux, ainsi que les plus importantes des expressions sanscrites dont la langue ecclésiastique fait usage. Ces termes, du reste, ne sont pas de nature à offrir de grandes difficultés, même aux lecteurs dont l'initiation dans les mystères du buddhisme se trouverait encore superficielle, vu, d'un côté, que le vocabulaire sanscrit de l'Eglise chinoise est assez restreint, et d'autre part, que l'on trouvera presque toujours l'explication de ce que l'on ne comprend pas dans le *Handbook of Chinese Buddhism* du Docteur E. J. Eitel.

LEYDE, Novembre 1892.

LE CODE DU MAHÂYÂNA EN CHINE.

INTRODUCTION.

En Chine, comme dans la plupart des pays où l'Eglise buddhiste s'est établie, son écriture sainte est divisée théoriquement en trois parties. L'ensemble se nomme *Sam tsang* 三藏, „les trois provisions, recueils, emmagasinevements”, ce qui est l'équivalent de l'expression Tri-piṭaka, „les trois corbeilles ou coffrets”, en usage dans l'Eglise de l'Inde. Les trois parties se nomment *King tsang* 經藏, „recueil de sūtras”, *Louh tsang* 律藏, „recueil de lois et préceptes”, et *Loun tsang* 論藏, „recueil d'entretiens”; ce sont le Sūtra-piṭaka, le Winaya-piṭaka et l'Abhidharma-piṭaka de l'Eglise de l'Inde.

Le *Louh tsang* ou Winaya-piṭaka chinois contient quelques prescriptions religieuses destinées aux laïques, mais principalement des règles relatives à la manière de vivre des religieux, à la morale qu'ils doivent suivre et à l'organisation de leur ménage. Une grande partie des livres dont il est composé ne sont que plusieurs rédactions dépendantes de cinq rédactions indiennes différentes, lesquelles proviendraient, à ce que l'on dit, de cinq écoles ou sectes qui auraient existé dans l'Inde et exercé de l'influence sur la Chine.

Voici ce que l'on raconte en Chine à ce sujet. Lors du premier concile des cinq cents, Kâçyapa ordonna à Upâli de réunir les Winayas, ce qui donna naissance à l'école des Sthawiras, 上座部. Le second concile donna naissance à l'école du Mahâsaṅghika, 大衆部, qui, de même que celle des Sthawiras, reconnaissait pour son code le Mahâsaṅgha-winaya, 摩訶僧祇律. Ce code fut traduit en chinois en quarante chapitres par Buddhahadra, de Kapilawastu, venu en Chine au commencement du cinquième siècle. Après la mort de Kâçyapa et d'Ananda, l'Eglise resta une et indivisible sous le troisième et le quatrième patriarches, Çânakawâsa et Upagupta; mais elle devint la proie du schisme après le décès de ce dernier, cinq de ses disciples professant des opinions

différentes les unes des autres, si bien que les cinq rédactions suivantes du Winaya en résultèrent :

I. Le „Winaya en quatre parties” 四分律, de la secte des Dharmaguptakas 曇無德部, traduit en 60 chapitres en chinois, au commencement du cinquième siècle, par Buddhayaças, originaire de Kabul¹⁾. D'autres auteurs cependant prétendent qu'une traduction de cet ouvrage aurait déjà été faite par Dharmākara, originaire des contrées occidentales de l'Inde, arrivé en Chine l'an 250 de notre ère.

II. Le „Winaya en dix lectures et livre de préceptes du bhikshu” 十誦律比丘戒本, de l'école des Sarwâstiwâdins 薩婆多部, traduit en 61 chapitres par Kumâradjîwa au commencement du cinquième siècle.

III. Le „Winaya de la délivrance” 解脫律, de l'école des Kâçyapîyas 迦葉遺部, peu différent du suivant.

IV. Le „Winaya en cinq parties”, 五分律, de la secte des Mahîçasakas 彌沙塞部, traduit en 30 chapitres chinois, en 438, par Buddhadjîwa, de Kabul.

V. Le „Winaya des Watsîputrîyas” 婆蹉富羅部律, à laquelle, pour autant qu'on le sait, n'a jamais été endossée de robe chinoise.

Telles sont les idées des Chinois sur l'origine de leurs Winayas, reproduites dans deux ouvrages du premier ordre, le vocabulaire de mots sanscrits, publié au douzième siècle par l'école de Thien-tai sous le titre de *Fan yih ming i* 翻譯名義, „Interprète des termes” (ch. X, § 41), et les „Lois de pureté de Poh-tchang” 百丈清規, règlement détaillé concernant l'ordre, la discipline et la vie religieuse dans les couvents, composé au huitième siècle dans un couvent situé sur le mont Poh-tchang dans la province de Kiang-si (ch. VII, 2^e partie); ce règlement règne maintenant encore sur l'Eglise avec une autorité absolue²⁾.

L'orthodoxie de toutes ces rédactions a toujours été admise en Chine, en vertu de l'esprit éclectique qui a de tout temps caractérisé l'Eglise; pour les bouddhistes de l'empire du Milieu il n'y a jamais eu de schisme dans l'Inde, et tout ce qui en est venu est bon et saint. Cependant une de ces rédactions a pris le pas

1) Voy. le *Kao sang teh'wen*, 高僧傳, „Traditions relatives à des religieux bouddhiques célèbres”, chap. II, f^o 16.

2) On trouvera encore un aperçu des diverses rédactions du Winaya dans le *Kou kin thou chou tsih teh'ing* 古今圖書集成, section 神異, ch. 100.

sur toutes les autres, qu'elle a supplantées. C'est celle dite „en quatre parties”, de l'école des Dharmaguptakas, ce qui s'explique fort bien, s'il est vrai que Dharmākara en soit le traducteur et que ce soit donc la première édition du Winaya parue en Chine; dans l'empire des Fleurs les choses les plus anciennes ont sans conteste le pas sur celles qui viennent plus tard. Le Règlement de Poh-tchang s'est basé sur cette antique rédaction — c'est dit expressément — et a donc été l'intermédiaire qui lui a jusqu'à maintenant assuré sur l'Eglise une autorité non disputée.

Le Prâtimoksha, ou les 250 commandements du bhikshu contenus dans le Winaya des Dharmaguptakas, est actuellement en usage dans tous les couvents de l'empire comme règlement constitutionnel de la discipline, sous le titre de „Livre de préceptes en quatre sections” 四分戒本. Il en existe une traduction anglaise de Beal, dans sa „Catena of Buddhist Scriptures from the Chinese”, pages 204 et suivantes, et une hollandaise du prof. Kern, faite sur la rédaction en pâli, et insérée dans sa „Geschiedenis van het Buddhisme in Indië” 1), II, pages 70 et suivantes. Ce livre a toujours été considéré en Chine comme le code de l'école du Hinayâna, qui y a été représentée surtout par „l'école du Winaya de la montagne du Sud”, *Nan chan louh tsoung* 南山律宗, ainsi appelée d'après son siège central, le Couvent de la Lumière occidentale, 西明寺, situé sur la „montagne du Sud lointain”, *Tsoung nan chan* 終南山, dans la province de Chen-si. Elle a partagé avec une six autres écoles importantes l'empire sur l'Eglise, jusqu'à ce que l'école du Dhyâna, 禪宗 ou 禪門, les absorbât toutes. Cette dernière école a eu pour fondateur le célèbre Bodhidharma, arrivé vers 521 de l'Inde en Chine, et elle prit un essor bien supérieur à toutes celles qui l'avaient précédée. Elle se ramifia dans toutes les directions et s'assimila librement les principaux éléments des sept écoles. Au septième siècle elle se divisa en deux branches, suivant chacune une tendance distincte, qui, sous la dynastie des Soung, donnèrent à leur tour naissance, l'une à deux, l'autre à trois tendances; mais ces nuances finirent par s'effacer, et aujourd'hui tout ce qui en reste sont leurs noms, qu'il faut chercher dans les livres.

L'école du Dhyâna a dès son origine été franchement mahâyâniste, ce qui ressort déjà du fait que son fondateur compte en Chine comme le vingt-huitième des patriarches de l'Eglise de l'Inde, dans la liste desquels figure, comme quatorzième, Nâgârdjuna, à l'influence duquel tous les auteurs s'accordent à attribuer le

1) Histoire du Bouddhisme dans l'Inde.

premier essor du Mahāyāna ¹⁾. Comme son nom l'indique, l'école du Dhyāna voyait dans la méditation, dhyāna, le principal moyen de parvenir au salut, et elle reconnaît donc que l'esprit produit des phénomènes, thèse caractéristique de l'école du Mahāyāna. Aussi a-t-elle toujours employé comme livres principaux en premier lieu, le Dharmatrātadhyāna-sūtra, 達磨多羅禪經, que l'on dit avoir été traduit par Buddhahadra en chinois au commencement du cinquième siècle; puis le Langkāwatāra-sūtra 楞伽阿跋多羅寶經, qui est aussi un ouvrage mahāyāniste, et que Bodhidharma tenait en si haute estime qu'il en joignit un exemplaire aux insignes de la dignité de chef de l'Eglise qu'il remit avant sa mort à son successeur Hwoui-kho, 慧可.

Il ne faut point conclure de ceci que l'école du Dhyāna ait fondé le Mahāyāna en Chine, ou qu'elle seule l'y ait introduit. Au moins six des écoles qu'elle a absorbées, comme nous l'avons dit, étaient tout à fait mahāyānistes. En voici une énumération.

I. L'école de Thien-tai, 天台宗, qui tire son nom des montagnes du Tchek-kiang, où était son siège principal. Elle attribuait ouvertement sa fondation à Nāgārdjuna, qu'elle appelle son premier patriarche; mais le religieux chinois Tchi-i (khai?) 智顛, mort en 597, est vénéré par elle comme son fondateur effectif. Elle a toujours eu pour bible spécialement le Saddharma-pundarika, auquel on sait qu'appartient le premier rang dans le canon du Mahāyāna. On trouvera dans la *Catena* de Beal, pages 244 et suivantes, des détails sur cette branche de l'Eglise, plus féconde qu'aucune autre en publications. Elle émigra dans le commencement du neuvième siècle au Japon, où, paraît-il, elle est maintenant encore florissante ²⁾.

II. L'école de Hien-chou, 賢首宗, ainsi nommée d'après son quatrième patriarche, Fah-tsang 法藏, ou Kwoh-yih 國一, surnommé Hien-chou. Il était né en 644 en Sogdiane (康居). Les principes de sa secte ne différaient que sur un très petit nombre de points de ceux de l'école de Thien-tai. Son livre de prédilection était le Buddhawatangsaka-mahāwaipulīya-sūtra 大方廣佛華嚴經.

III. L'école de la pénitence, 懺摩宗, c'est-à-dire de la pureté de la conduite nécessitant l'élaboration de règles de pénitence rituelle. Chih Pao-tchi, 釋寶志, célèbre religieux mort en 514, passe pour l'avoir fondée. Cette secte se basait sur la doctrine purement

1) KERN, II, page 399.

2) Voy. *Le Bouddhisme japonais*, par Ryauon Fujishima, chap. 7.

mahâyaniste que la pénitence rituelle peut complètement effacer les plus grands péchés, de sorte qu'il n'est pour ainsi dire jamais besoin de recourir à l'excommunication, dont le Prâtimoksha fait si souvent entendre la menace.

IV. L'école de la miséricorde, 慈恩宗, qui faisait surtout dépendre le salut de l'exercice de l'amour et de la pitié pour les êtres vivants. Elle reconnaissait comme son premier patriarche Huen-tchwang 玄奘, le célèbre voyageur du septième siècle.

V. L'école du pays de la pureté, 淨土宗, fondée par Hwoui-yuen 慧遠, qui mourut en 416. Il fonda en 381, sur les monts Lou, 廬山, situés en arrière du Kiou-kiang actuel, un couvent qui devint le siège central de la secte. Celle-ci ayant pour bible le Saddharma-pundarika, on lui donne aussi le nom d'école du lotus, 蓮宗 ou 蓮社. Elle recommandait la lecture des Amitâbha-sûtras et la récitation des noms des bouddhas comme moyens de se faire recevoir dans le paradis occidental (Sukhâwatî), chose inconnue au Hinayâna. Les plus anciens renseignements qui, à notre connaissance, existent sur son compte, se trouvent dans les „Traditions touchant les célèbres sages de l'école du lotus” 蓮社高賢傳, opuscule du quatrième siècle.

VI. L'école des mystères, 密部宗, c'est-à-dire l'école du Yoga. Elle admettait que l'activité de l'esprit, ou, si l'on veut, de l'intelligence, peut produire des phénomènes; en d'autres termes, que des événements peuvent se produire simplement parce que quelqu'un les pense. Elle appliquait en particulier cette doctrine au culte des morts, pratiqué en Chine depuis la plus haute antiquité. Pour cela elle inventa des messes, au cours desquelles les officiants *pensent* successivement que les portes de l'enfer s'ouvrent, que les âmes qui y sont renfermées en sortent en foule, qu'il tombe pour elles des pluies d'aliments et d'amrta, que les Bud-dhas descendent accomplir à leur intention l'œuvre de la rédemption, etc. etc., de sorte qu'en célébrant ces messes, le clergé nourrit les morts, les reconforte et les délivre de l'enfer. Pour renforcer l'effet de leurs pensées, les religieux font usage de paroles magiques appelées dhâranis ou mantras, et de mudras ou mouvements mystiques des mains et des doigts, et passes exécutées avec la sonette à poignée en forme de wadjra, bâton magique. Le premier patriarche de l'école fut Wadjrabodhi 金剛智, venu en 719 de Malaya en Chine; le second, disciple du premier, fut Amoghawadjra 不空金剛, désigné par la tradition comme l'inventeur des messes dont nous venons de parler.

Comme nous l'avons constaté par les recherches faites par nous-

même dans la province de Fouhkien, le buddhisme tel qu'il est actuellement pratiqué en Chine dérive en même temps de toutes ces sectes. Le clergé se dit lui-même de l'école du Dhyâna, et il n'y a pas de couvent de quelque importance qui n'ait sa „salle du dhyâna” 禪堂, servant à des retraites à heures fixes, pendant lesquelles, assis sur des bancs, on nourrit sa pensée des visions de la béatitude. En théorie les moines devraient y toujours séjourner, même y dormir, et en réalité maint couvent considérable, de ceux où se fait ce qui se doit, possède sa „troupe pure” 清衆, pleine de zèle, qui met assez complètement la théorie en pratique. Aussi Bodhidharma passe-t-il couramment pour le premier patriarche de l'école, en vertu de quoi tous les couvents possèdent son image, devant laquelle on célèbre un culte; souvent aussi il a sa chapelle à lui. Outre la méditation, la pratique de la religion se résume pour les moines en purifications accomplies au moyen d'exercices de pénitence, litanies marmotées devant les images du Triratna; en actes de miséricorde envers les animaux, que les couvents nourrissent jusqu'à leur mort naturelle dans des viviers et des étables construits exprès dans ce but; dans la récitation journalière, vers le coucher du soleil, de l'Amitâbha-sûtra et la répétition du nom d'Amitâbha, et enfin dans la célébration de messes magiques à l'intention des morts. Les intervalles de temps qui restent disponibles entre ces divers devoirs sont remplis par les respects que l'on rend aux Buddhas, aux Bodhisatwas et aux Dewas, sans oublier leurs fêtes annuelles, afin de conquérir leur aide dans la recherche de son salut à soi et de celui des autres.

Ainsi les voies conduisant à la sainteté sont multiples dans le buddhisme chinois, parce qu'il a admis toutes celles que les diverses sectes avaient pronées; cela fait que l'Eglise y porte à bon droit le nom de Mahâyâna, ce qui veut dire *Grand Véhicule*, à la perfection. Chacun peut donc chercher la béatitude par la méthode qui lui plaît le plus, ou qui s'accorde le mieux avec son tempérament. Beaucoup de moines choisissent pour plus de sûreté deux au moins des voies de salut; quelques uns les suivent toutes; mais la majorité s'en tient au sentier le plus commode et ne suit fidèlement que les exercices du soir en honneur d'Amitâbha. Quant aux laïques, ils trouvent plus que suffisant de payer aux religieux des messes pour leurs morts et d'engendrer des descendants mâles pour accomplir plus tard le même devoir à leur égard.

Il n'est que naturel qu'en accueillant tous les moyens pratiques de faire son salut, l'Eglise de Chine se préoccupa beaucoup moins

des abstractions scolastiques. On voulait rendre le salut aussi accessible que possible, et donc il fallut bien négliger les voies ardues, hors de la portée du grand nombre, comme l'est, par exemple, l'étude des Sûtras et des Çâstras, souvent rebutants par leur obscurité. Ainsi la suprématie conquise par l'école du Dhyāna sonna le glas funèbre des études et des spéculations profondes; les Sûtras et les Çâstras, qui naissaient par centaines à l'époque de la division de l'Eglise en sectes, se firent de plus en plus rares, et sans doute ce serait actuellement peine perdue que de chercher quelque part dans l'empire du Milieu un Tripitaka complet ¹⁾. On a pu y parvenir au Japon, parce que là il n'y a pas eu comme en Chine fusion des sectes diverses ²⁾, et c'est en effet au Japon que l'*India Office* de Londres s'est procuré l'exemplaire qu'il possède. Il n'y a donc point d'exagération à dire qu'en Chine la fusion des sectes a tué l'étude, la science et la scolastique buddhique et qu'elle a ainsi marqué la première étape de la décadence graduelle de la vie monacale; celle-ci n'a plus que l'ombre de l'importance qu'elle a possédée antrefois, et le temps n'est peut-être pas éloigné où elle disparaîtra tout à fait dans les bas-fonds populaires.

Lui aussi, le Hinayāna, que nous avons vu avoir été représenté dès la première époque par l'école du Winaya dans l'Eglise chinoise, a partagé le sort des six écoles du Mahāyāna et a été absorbé par l'école du Dhyāna. Ce fait paraîtra fort remarquable, si l'on songe avec quelle ardeur le Hinayāna et le Mahāyāna se sont toujours combattus dans l'Inde. On semble de bonne heure déjà n'avoir plus guère senti en Chine les différences qui les séparent, car on lit dans les „Traditions touchant les célèbres sages de l'école du lotus” ³⁾ que à cette école est due aussi la traduction du Winaya de l'école des Sarwāstiwādins. A l'heure qu'il est le

1) Il ne faut admettre qu'avec de fortes réserves l'assertion suivante de Beal: »It is well known that in many of the larger monasteries of China there are to be found not only complete editions of the Buddhist Scriptures in the vernacular, but also Sanscrit originals, from which the Chinese version was made” (*Catena*, p. 1). Nous ne sommes jamais parvenu à découvrir dans les couvents grand chose de plus que des armoires remplies d'une grande quantité d'exemplaires d'ouvrages classiques en nombre fort restreint, richesse de masse, non de contenu, ne pouvant imposer qu'à des visiteurs superficiels. Peut-être les provinces du Nord sont-elles sous ce rapport mieux partagées que les autres, parce qu'il y fait moins chaud, et que pour cela la teigne des livres, qui semble affectionner particulièrement la Chine, y fait moins de ravages; mais là aussi, nous le savons par expérience, on se heurte à de si grandes difficultés si l'on cherche autre chose que les écrits buddhistes les plus ordinaires, qu'il est impossible d'admettre comme exacte l'affirmation de Beal.

2) Voyez à ce sujet l'ouvrage assez récent de Ryauon Fujishima, intitulé *Le Bouddhisme japonais, doctrine et histoire des douze grandes sectes bouddhiques du Japon*.

3) Voy. ci-dessus, page 5.

Prâtimoksha de 250 articles est dans l'école du Dhyâna le code reconnu du clergé, et les moines lors de leur consécration s'engagent solennellement à s'y conformer; et pourtant, deux ou trois jours après la cérémonie, ils reçoivent une nouvelle ordination, lors de laquelle ils promettent de vivre selon les prescriptions d'un code spécialement mahâyâniste, conduisant, si l'on s'y conforme fidèlement, à la dignité de Bodhisatwa, tandis que le Prâtimoksha ne peut élever qu'à celle d'Arhat¹⁾. C'est de ce code que cette étude s'occupera. Il s'appelle *Fan wang king* 梵網經, „Sûtra du filet de Brahma”.

Il est clair, après ce qui a été dit du syncrétisme qui a fondu au sein de l'Eglise de Chine différents éléments nouveaux avec l'élément primitif, que le temps devait venir où le Prâtimoksha ne pourrait plus lui suffire. Ce livre règle la vie des moines qui cherchent le salut en se consacrant volontairement à la pauvreté et à la mendicité; il ne donne rien pour ceux qui le cherchent suivant les autres voies admises dans l'Eglise, et il fallut un code applicable à tous les cas nouveaux. Le Sûtra du filet de Brahma satisfait très bien à cette condition. En outre, le premier principe du Mahâyâna tendant à ne faire de l'homme, même avant qu'il quitte l'existence d'ici bas, rien de moins qu'un Bodhisatwa, on ne peut plus se contenter de prescriptions qui, selon la doctrine officielle, ne conduisent pas plus haut qu'à la dignité d'Arhat²⁾; on eut besoin d'un guide qui fit nécessairement un Bodhisatwa de quiconque le suivrait fidèlement en tout, et qui de plus donnât des prescriptions relatives à la prédication et à la propagande, c'est-à-dire à l'œuvre du salut d'autrui, essentielle dans ce qui distingue les Bodhisatwas. Cependant ce code, quelque nécessaire qu'il fût, ne devait pas détrôner le Prâtimoksha, rendu vénérable par son antiquité, puisque l'Eglise admit le monachisme mendiant parmi les voies du salut; il ne fallait pas remplacer la vieille loi, mais la compléter; de là cette double ordination que reçoivent actuellement les religieux. Nous en parlerons en détail dans notre dernier chapitre.

1) La même chose a lieu au Japon (voy. l'opuscule de Fujishima, page 27).

2) Le «Sûtra des 42 sections» 四十二章經, parvenu en Chine au premier siècle déjà, commence par l'enseignement suivant: »Buddha a dit: »L'homme qui quitte »ses parents et embrasse la vie religieuse, qui connaît son propre cœur et peut pénétrer »jusqu'à l'origine de son être, et qui peut comprendre les lois du Nirwâna — cet homme »est un Çramana. S'il suit constamment les 250 préceptes, persévère dans la pureté de »conduite et marche dans les quatre vraies voies du salut, il deviendra un Arhat”.

佛言、辭親出家、識心達本、解無爲法、名曰沙門。常行二百五十戒、進止清淨、爲四真道行、成阿羅漢。

Le code du Mahâyâna se présente comme une image de l'Eglise bouddhiste en Chine dans les divers éléments qui la constituent, image assez fidèle pour que peut-être dans tout le Tripitaka il ne soit pas possible d'en trouver une plus exacte. Il n'en est que plus étonnant qu'aucun sinologue n'ait jusqu'ici, à ce qu'il semble, songé à en donner la traduction au monde occidental, surtout puisque ce code joue un rôle extrêmement important dans l'Eglise actuelle. De fait c'est la seule loi dont les moines de maintenant se préoccupent; ils ne connaissent guère que de nom le Prâtimoksha proprement dit.

L'origine en est obscure. Tout ce que l'on en pourrait savoir sont les détails donnés dans une sorte de préface, attribuée à un certain Sang Tchao 僧肇, qui vécut de 384 à 414, préface qui précède souvent les bonnes éditions du code. On y lit:

„Le Sûtra du filet de Brahma
„est la source et le point de
„départ de toutes les lois pos-
„sibles, le régulateur nécessaire
„dans tous les Sûtras, le modèle
„authentique auquel les grands
„Saints ont conformé la cré-
„ation, la voie véritable de
„ceux qui suivent le sentier de
„la béatification progressive.
„Aussi, parmi les enseigne-
„ments faisant autorité dans
„tous les systèmes des Tathâ-
„gathas, quelque immense et
„immense que soit le nom-
„bre de ces systèmes, il n'y en
„a pas un seul qui ne reçoive et
„ne prêche ce Sûtra comme la
„boussole par laquelle on doit
„se diriger.

„A cause de tout cela, notre
„seigneur de la maison royale
„de Ts'in, dont la science s'étend
„jusqu'aux sphères célestes, te-
„nait son attention inébranla-
„blement fixée sur les signes de
„troubles et de confusion. Son
„autorité lui enchaînait les Qua-
„tre Océans, et pourtant il plon-

四
海
而
沾
想
虛
玄、
雖
風
偃
八
荒
而
靖
慮
塵
外。
故
弘
始
三
年、
淳

不
以
此
爲
指
南
之
說。
是
以
秦
主
識
達
園
中、
神
凝
紛
表。
雖
威
綸

模、
行
者
階
道
之
正
路。
是
以
如
來
權
教、
雖
復
無
量、
所
言
要
趣
莫

夫
梵
網
經
者
蓋
是
萬
法
之
玄
宗、
衆
經
之
要
旨、
大
聖
開
物
之
眞

„geait sa pensée jusqu'aux fonda-
 „tions de l'univers; ses vents fai-
 „saient se courber à terre les huit
 „subdivisions du monde, et pour-
 „tant ses pensées s'élevaient en
 „silence au-dessus de la matière.
 „Aussi, dans la troisième année de
 „la période H o u n g - c h i, une brise
 „pure soufflant de l'est, il ordonna
 „que le maître indien du Dharma,
 „Kumâradjîwa, habitât dans le cou-
 „vent de la Salle de Paille à Tchang-
 „ngan, entouré de plus de trois
 „mille Çramaṇas, ses braves com-
 „pagnons d'étude. Kumâradjîwa y
 „prit dans la main plus de cinquante
 „ouvrages sanscrits, les traduisit
 „oralement aux autres et les inter-
 „préta; mais des 120 chapitres et des
 „61 thèmes du Sûtra du filet de
 „Brahma il ne traita que le dixième
 „thème, qui traite des qualités di-
 „stinctives des Bodhisatwas et des
 „stages qu'ils doivent traverser
 „dans la voie de la perfection, et qui
 „donc expose uniquement la con-
 „duite et la manière de vie des
 „Bodhisatwas et les phases de leur
 „perfectionnement sur la voie qui
 „conduit à l'empyrée des Buddhas
 „(v. page 20). Alors Tao Young, Tao
 „Ying et trois cents autres accep-
 „tèrent les commandements des
 „Bodhisatwas et chacun récita ce
 „thème, le considérant comme la
 „base de tout pour les dispositions
 „intérieures. Les maîtres et les dis-
 „ciples se réunissaient fidèlement,
 „copiaient respectueusement le thè-
 „me en ses 81 divisions, et le
 „propageaient dans le monde, afin
 „de mettre en état de les suivre ceux
 „qui aspiraient à l'état de bodhi, de sorte qu'ils pussent ainsi

一品八十一部、流通於世、欲使仰希菩提者追蹤以悟理、故冀於後代同聞焉。

薩行地。是時道融道影三百人等、即受菩薩戒、人各誦此品、以爲心首。師徒義合、敬寫
 口翻解釋五十餘部、唯梵網經一百二十卷六十一品、其中菩薩心地品第十、專明菩

風東扇、於是詔天竺法師鳩摩羅什在長安草堂寺、及義學沙門三千餘僧、手執梵文、

„naître à ce que est vrai et bon. C'est pourquoi j'espère que la „postérité tout ensemble y obéira aussi”.

Nulle part ailleurs on ne connaît de renseignements, soit complétant, soit contredisant ce que l'on vient de lire, ce qui fait que c'est tout ce que l'on sait sur l'origine du Sûtra du filet de Brahma. Suivant le *Kao sang tch wen* 高僧傳, „Traditions relatives à des religieux buddhiques de marque”, ouvrage de la première moitié du sixième siècle, contenant un grand nombre de biographies de grande valeur pour l'histoire de la religion, ce Sang Tchaô, à qui nous avons vu qu'on attribue la notice ci-dessus, aurait été disciple de Kumâradjîwa et l'aurait aidé à traduire les saints écrits, ce qui confère une grande importance aux détails qu'il donne, si du moins c'est bien lui qui les donne.

Les orientalistes n'ont jamais encore à ce que nous sachions produit au jour d'original sanscrit ou pali sur lequel Kumâradjîwa aurait fait sa traduction chinoise. Il est vrai que dans le Kandjour se trouve un Brahmadjâla Sûtra ¹⁾, dont le nom pourrait aussi être rendu par Sûtra du filet de Brahma, ce qui conduirait à supposer que c'est le même ouvrage que le Sûtra chinois. Ce Sûtra tibétain correspond au Sûtra pali du même nom dont M. Grimblot a publié le texte (Sept Suttas Palis, Paris 1876) et le Rev^d. D. Gogerly, missionnaire au Ceylan, a donné l'analyse dans le *Ceylon Friend*; les deux traitent du même sujet et ont de nombreuses ressemblances de détail, mais ne correspondent pas exactement l'un à l'autre; ce sont deux rédactions distinctes ²⁾. Ni l'un ni l'autre cependant ne sont l'original du Sûtra chinois. On trouvera dans le *Lotus de la bonne Loi* de Burnouf, page 850, la traduction d'un fragment tiré d'un Brahmadjâla Sutta; mais cet écrit pali n'a non plus, malgré son nom, rien de commun avec le Sûtra de la Chine. Relevons enfin que dans la collection chinoise dite des „Sûtras des longs Agamas” 長阿舍經, le quatorzième chapitre est formé par un Sûtra intitulé „Sûtra des mouvements de Brahma” 梵動經, ce qui en sanscrit pourrait donner Brahmâtjâla Sûtra. Néanmoins, et quoique cet écrit mentionne en passant quelques unes des prescriptions principales qui se trouvent aussi dans notre Sûtra du filet de Brahma, c'est un tout autre ouvrage que ce dernier. Peut-être les deux écrits ont-ils porté originairement le même titre, et les traducteurs ont-ils confondu *djâla*, „filet”, avec *tjâla*, „mouvement”.

1) Voy. les *Asiatic Researches*, vol. XX, p. 483, dans un article de M. Csoma de Kőrös. Voy. aussi *Annales du Musée Guimet*, II, page 286.

2) Léon Feer, *Annales du Musée Guimet*, endroit cité. Voy. aussi Beal, *Buddhism in China*, ch. 3, page 33.

Le Sūtra du filet de Brahma ne semble pas avoir joué un rôle important en Chine pendant les premiers siècles depuis qu'il y a existé. Du moins nous ne le trouvons nulle part mentionné, quand ce ne serait que de nom seulement, dans toute la littérature antérieure au huitième siècle. Il est aussi très remarquable que les Annales de la dynastie de Sui (隋書) n'en parlent point dans une liste d'écrits bouddhistes qu'elles contiennent au chapitre 35, quoique dans cette liste soient nommés les 250 commandements pour les bhikshus et les 500 commandements pour les bhikshunis, le Mahāsaṅgha-winaya et toutes sortes d'écrits de l'école du Mahāyāna. Nous n'avons jamais rencontré, soit le nom, soit une citation de notre Sūtra dans les cent chapitres du „Bosquet de perles sur le champ de la Loi”, *Fah youen tchou lin* 法苑珠林, exposé bien connu du système bouddhiste, publié au septième siècle et composé de citations empruntées à de nombreux ouvrages de toute espèce ¹⁾. En revanche, il est nommé dans „l'Aperçu de la doctrine bouddhiste dans la période de Khai youen”, *Khai-youen shih kiao louh* 開元釋教錄, bibliographie des écrits relatifs à l'Eglise, qui parut en 730 et où probablement ne manquent les titres que d'un nombre très restreint d'ouvrages bouddhistes ayant existé avant l'époque de la publication de ce travail. Ces faits nous portent à admettre que l'influence de ce Sūtra date de l'époque où la fusion des sectes dont il a été question plus haut s'est trouvée accomplie, de sorte que l'on sentit le besoin d'avoir un code nouveau s'appliquant aux diverses méthodes pronées par les anciennes sectes pour obtenir le salut. Peut-être on y introduisit alors les modifications nécessaires pour qu'il s'adaptât aux besoins de l'Eglise dans la nouvelle phase où elle était entrée; mais ceci est un point sur lequel tous les renseignements font défaut, parce que l'on n'a pas d'autres éditions du Sūtra que celles qui ont paru dans le cours des derniers siècles écoulés.

Malgré tout, le fait subsiste que le Sūtra du filet de Brahma a été le code le plus important de l'Eglise, et qu'il a exercé une plus grande influence que tout autre écrit, tant sur les laïques que sur les religieux. C'est ce que nous nous proposons de montrer dans cet ouvrage, non toutefois sans faire précéder une traduction de ce code. Quant à nos preuves, nous les tirerons avant tout de faits recueillis par nos recherches personnelles dans l'empire du Milieu. Nous y avons fait de longs séjours dans des monas-

1) Ce n'est pas une preuve concluante que notre Sūtra n'y soit absolument pas nommé. D'autres, plus heureux que nous, l'y auront peut-être rencontré.

tères bouddhistes de premier ordre, dans le but exprès de prendre note de tout ce que nous parviendrions à voir des observances religieuses et de la vie d'intérieur des moines, et de nous en rendre compte méthodiquement. Ce que nous offrons ici au monde savant n'est qu'une faible partie des renseignements dont nous nous sommes ainsi rendu maître dans les couvents chinois. Nous espérons donner en son lieu le tout dans notre ouvrage intitulé *The Religious System of China*, dont le premier volume a paru au commencement de cette année.

Nous reproduisons notre Sûtra d'après deux textes imprimés par „l'endroit où l'on grave les Sûtras” 刻經處, institution de Nanking bien connue par les éditions soignées d'ouvrages bouddhistes qu'elle publie régulièrement. L'un de ces deux textes n'est accompagné d'aucun commentaire et porte le millésime de 1885; l'autre, qui a un commentaire, est de 1874. Le commentaire a été composé en 1637 par un religieux de Nanking, nommé Tchi Süh 智旭; avec le texte il ne remplit pas moins de quatre volumes, divisés en sept chapitres. L'ouvrage a pour titre: „Sûtra du filet de Brahma et thème sur les qualités nécessaires aux Bodhisatwas et sur les stages de leur avancement vers la perfection, prêchés par Buddha — joints à un commentaire”, 佛說梵網經菩薩心地品合註. Nous avons en outre consulté quelques éditions d'importance secondaire et fait usage de celle du Tripitaka du Japon appartenant à l'*India Office* de Londres et mis à notre disposition par M. le docteur Rost, avec la bienveillance que tout le monde lui connaît.

CORRECTIONS.

- Page 8, ligne 7, au lieu de de Bodhisatwa, lisez : des Bodhisatwas, même à celle des Buddhas.
- » 17, » 25, » » » règles fondamentales, lisez : commandements capitaux.
- » 31, » 24, » » » de la voie qui conduit à la dignité de bodhisatwa, lisez : pour ceux qui marchent dans la voie des Bodhisatwas.
- » 32, » 15, » » » des Buddhas, lisez : qui produira un Buddha.
- » 34, » 30, » » » des lois pures à l'humanité, lisez : à l'humanité des moyens de se purifier.
- » 47, » 17, » » » premiers, lisez : premières.
- » 53, » 34, ôtez ainsi
- » 55, » 6, au lieu de 50, lisez : 43.
- » 58, » 9, » » » qui conduit à être Bodhisatwa, lisez : des Bodhisatwas.
- » 87, » 15, » » » sagesse, lisez : sagesse suprême.
- » 157, » 35, lisez : ô Tathâgata Lumière de liou-li du Maître-médecin.
- » 158, » 28, au lieu de le, lisez : la Lumière du.
- » 166, » 5, » » » enseigner, lisez : étudier.
- » 170, » 18, » » » le dieu, lisez : la lumière.
- » 204, » 12, » » » enseigner, lisez : étudier.
- » 210, » 23, » » » livres, lisez : manuscrits.
-